

BULLETIN ARTISTIQUE.

CORINNE ET LE PORTRAIT DE MADAME RÉCAMIER.

Madame Récamier a laissé, en mourant, à sa ville natale, un souvenir tout intime et tout personnel : c'est le tableau de Gérard, qui représente Corinne, improvisant au cap Misène, et où se trouve, parmi les personnages entourant la figure principale, le portrait même de Madame Récamier. Il appartenait à l'auteur gracieux de *Psyché*, à l'artiste si flatté et si chéri d'une génération qui n'est déjà plus même celle de nos pères, de fixer sur la toile les traits de la femme la plus aimée, la plus vénérée de ce petit monde de lettrés et d'artistes, qui représentait la société intellectuelle de la France, sous Napoléon.

Gérard, artiste d'une valeur personnelle fort réelle, homme d'un goût élégant, a été, comme tous les talents de second ordre, la victime de son époque. La société fait les hommes à son image, et les hommes réagissent à leur tour sur la société. Mais les grands hommes seuls ont ce privilège. Les autres disparaissent dans le tourbillon, emportés par un mouvement dont ils ne se rendent souvent pas compte. Or, Gérard fut précisément, parmi les hommes de son temps, un de ceux qui conservèrent le mieux l'empreinte du côté distinctif, spécial, c'est-à-dire transitoire, de l'esprit public. Comme son temps donc, il passera. Comme ceux de cette série d'écrivains, célèbres alors, obscurs aujourd'hui, son nom ira toujours perdant l'éclat qu'il conserve encore dans le souvenir des vénérables dignitaires de l'école des Beaux-Arts et de ses plus orthodoxes lauréats. Il demeurera côte à côte avec Laharpe, Népomucène Lemercier, Joseph Chénier, etc., tous ces hommes, en un mot, qui ne s'attachèrent qu'à la pâle et conventionnelle réminiscence d'un passé, que de plus robustes génies eussent été impuissants à faire revivre.

Ces hommes n'eurent qu'un tort, celui de délaisser la nature pour l'antiquité, l'œuvre de Dieu pour l'œuvre des hommes. Chateaubriand, accueilli par leurs rires, n'eut pas de peine à se grandir sur les débris de leur réputation. La tige vigoureuse de sa poésie, nourrie de la sève des forêts américaines et des bruyères de la Bretagne, s'élança bien vite au-dessus de la végétation en fil de fer verni et en calicot teint de ceux de ses contemporains qui prenaient le titre de poètes. De même, le contour viril et vivant de M. Ingres a vite fait oublier le lustre glacial qui recouvre les formes arrondies de Gérard, de Guérin et de Girodet. Chose étonnante ! il semble que la nature transmette, avec ses bruits, ses lumières et ses mouvements, les harmonies de l'antiquité.